



## Transatlantica

Revue d'études américaines. American Studies Journal

1 | 2011

Senses of the South / Référendums populaires

---

### « London-New York : Exchanges and Cross-Cultural Influences in the Arts and Literature »

Colloque international, Université Nancy 2, 1-2 avril 2011

Marie Guély-Varcin

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/5383>

ISSN : 1765-2766

#### Éditeur

AFEA

#### Référence électronique

Marie Guély-Varcin, « « London-New York : Exchanges and Cross-Cultural Influences in the Arts and Literature » », *Transatlantica* [En ligne], 1 | 2011, mis en ligne le 04 janvier 2012, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/5383>

---

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.



Transatlantica – Revue d'études américaines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

## « *London-New York : Exchanges and Cross-Cultural Influences in the Arts and Literature* »

Colloque international, Université Nancy 2, 1-2 avril 2011

Marie Guély-Varcin

---

- 1 Le colloque « London-New York: Exchanges and Cross-Cultural Influences in the Arts and Literature », organisé par Claudine Armand (Université Nancy 2), Pierre Degott et Jean-Philippe Heberlé (Université Paul Verlaine - Metz), avait pour but de confronter les influences croisées des deux villes dans les arts et la littérature, dans une perspective interdisciplinaire. Correspondant aux domaines d'étude des groupes de recherche IDEA (Interdisciplinarité Dans les Études Anglophones, Nancy-Université) et Écritures (Université Paul Verlaine - Metz), quatre sessions se sont tenues : littérature (roman et théâtre), musique populaire et opéra, art et architecture, et comédie musicale.
- 2 Claudine Armand, avec Pierre Degott et Jean-Philippe Heberlé, ont tour à tour introduit les différentes sessions par un historique retraçant l'évolution des échanges interculturels entre les deux pays. L'intervention liminaire de Pierre Degott a ouvert le colloque. Il a expliqué comment, dès la période coloniale, la vie culturelle de Londres influençait celle de New York, pour ensuite remarquer comment la ville anglaise s'inspira graduellement des contextes new-yorkais, inversant le rapport dominant-dominé initié lors des premières étapes de la colonisation. Claudine Armand a ensuite présenté un phénomène identique dans les arts plastiques et l'architecture : elle a retracé l'évolution de la peinture américaine en relation avec cette « transatlantique », essentiellement depuis la fondation de la *Royal Academy* jusqu'à la période contemporaine. Enfin, Jean-Philippe Heberlé a montré comment certains musiciens de jazz anglais viennent désormais vivre, enregistrer, ou trouver l'inspiration à New York. En ce qui concerne la comédie musicale, les échanges et transferts culturels sont très nombreux, les compositeurs des deux pays s'influencent mutuellement. Les trois intervenants ont ainsi démontré comment une même tendance a pu se dessiner dans les différents domaines du

monde artistique—le passage de l'influence anglaise aux États-Unis à l'influence américaine en Angleterre—, aboutissant à une véritable collaboration entre les artistes des deux villes dans les différents milieux artistiques. Une inter-émulation s'est donc établie entre les deux pays, chacun devenant source d'expérimentation et de stimulation pour l'autre.

## Séance 1. Littérature (roman et théâtre)

- 3 Jessica Allen Hanssen (University of Norland, Norvège) a ouvert la première demi-journée, consacrée à la littérature, avec une communication intitulée « Negotiating the Exchange : *The Sketch Book of Geoffrey Crayon, Gent.* and the Politics of Cross Atlantic Culture ». Elle a démontré que Washington Irving ne put vraiment voir l'Amérique qu'une fois qu'il l'avait quittée pour l'Angleterre, où il fut marqué par un sentiment de solitude et d'isolement. Cela lui permit de se distancier des deux pays afin de créer un nouveau style d'écriture, à un moment où les Américains éprouvaient le besoin de créer leur propre littérature et de voir certains stéréotypes les concernant corrigés, alors que ses écrits étaient tout d'abord destinés à un public anglais. Sous le pseudonyme de George Crayon, Washington Irving s'exprima à travers la pastorale pour montrer l'Angleterre sous un jour nouveau en prenant subtilement partie pour ses compatriotes. L'originalité de ce travail lui permit, en devenant le père du genre de la nouvelle, d'imposer la littérature américaine dans le monde littéraire. En opposant le « Nouveau Monde » à un monde plus ancien, soit deux mondes aux valeurs différentes (« the Established » vs. « the Frontier »), il devint le premier Américain à être acclamé comme « homme de lettres ».
- 4 Quittant la thématique de l'exil, Joanna Storalek (Cardinal Selfan Wyszynsky University, Varsovie, Pologne) a proposé une communication intitulée « New York and London as Artistic Labyrinths in Detective Fiction : Quest for Identity and Tempetuous Human Relations in Paul Auster's *The New York Trilogy* and Martin Amis's *London Fields* and *Money* ». En comparant ces deux auteurs, Joanna Storalek a montré comment la ville reflète ou influence le fonctionnement des protagonistes. New York apparaît comme un labyrinthe dans lequel se perd le narrateur à la recherche de son identité, alors que Londres ressemble à une ville que condamne une menace lancinante. Par son traitement métaphysique, New York permet au narrateur et au lecteur de découvrir à quel point leur ignorance sur eux-mêmes est grande alors que, dans les romans de Martin Amis, le point de vue du personnage qui n'est plus capable de distinguer la fiction de la réalité est contrebalancé par celui d'un observateur avisé et critique de la société qui l'entoure. Selon Joanna Storalek, tandis que New York serait le labyrinthe symbolisant le questionnement intérieur du narrateur de *New York Trilogy*, Londres serait la représentation d'un monde en déclin, illustré par les personnages de *London Fields* et *Money*, qui concentrent tous les troubles et maux qui frappent la société actuelle.

## Séance 2. Musique populaire et opéra

- 5 L'après-midi était consacrée à la scène musicale. Elle s'est ouverte sur une communication de Jérémy Tranmer (Nancy-Université) : « No Future in London, No Past in New York : Punk as a Transatlantic Phenomenon ». L'intervenant a montré que les interactions incessantes entre la scène new-yorkaise et londonienne sont révélatrices de deux modes de pensée bien distincts. Dès sa naissance, le punk américain fut présenté

comme un phénomène de mode alors que les Punks britanniques étaient très souvent engagés politiquement, de par le contexte de crise que vivait l'Angleterre à la fin des années 1970. Selon Jérémy Tranmer, ce mouvement y reflétait le malaise politique ambiant et une forme d'anti-américanisme sous-jacent. À l'inverse, et aux yeux de nombreux Punks américains, la scène britannique était violente et considérée comme une forme d'expression inférieure. C'est cette compétition qui a permis une constante émulation entre les deux communautés punks. Jeremy Tranmer a en outre souligné l'aspect remarquable de cette contre-culture, à savoir la rapidité à laquelle elle se propagea, principalement par le biais des concerts et sans l'aide de la télévision, dont elle était exclue.

- 6 Sans quitter le mouvement punk, Justin Wadlow (Université de Picardie) a insisté sur le caractère chaotique de la relation entre les États-Unis et l'Angleterre dans une communication intitulée « I am so bored with the USA » et sous-titrée « Du meurtre du père à une possible réconciliation ». Selon Justin Wadlow, le titre de la chanson des Clash exprime le rejet du modèle américain par les Anglais, alors que c'est à New York que naquit le mouvement punk. D'après les Punks britanniques, New York incarnait un dangereux ennemi pour les Anglais, ou bien la figure tutélaire dont ils devaient s'affranchir. Cependant, Justin Wadlow a rappelé qu'un rapprochement entre les deux pays s'amorça lorsque l'Anglais Malcolm McLaren décida de travailler l'esthétique vestimentaire inspirée par le T-shirt tagué de Richard Hell, chanteur américain. Mais la réconciliation fut réalisée par les Clash qui, en pleine crise artistique, retrouvèrent leur inspiration à New York en 1981, où la diversité culturelle leur redonna goût aux expérimentations musicales. Suivirent de nombreuses et fructueuses interactions entre les deux pays avec Brian Eno, illustrant la continuation des échanges, qui se poursuivirent jusque dans les années 1990.
- 7 Changeant radicalement de genre musical, Angela Fodale (Université La Sapienza, Rome, Italie) a abordé à nouveau la thématique du déracinement salvateur avec sa communication « *The Rake's Progress* : le dernier ouvrage de l'exil américain de Auden », expliquant le rôle de l'exil dans l'œuvre de W.H. Auden. Bien que cet éloignement ait été très controversé par les Britanniques, Auden le considérait comme productif pour son œuvre. Selon Angela Fodale, les États-Unis et la solitude qu'il y chercha lui redonnèrent la capacité à écrire et lui inspirèrent une poésie fondée sur un questionnement intérieur. Découvrant l'opéra grâce à Chester Kallman, W.H. Auden écrivit le livret de *The Rake's Progress*. Le questionnement existentialiste d'Auden se retrouve à travers les quatre personnages représentant les quatre fonctions de la psyché selon Jung. Avec *The Rake's Progress*, Auden aborda un sujet anglais mais il conserva la dualité entre l'Angleterre et l'Amérique, notamment en présentant New York comme une ville pleine de possibilités en terme d'ascension sociale, mais tout aussi illusoire que la machine censée transformer la pierre en pain dans *The Rake's Progress*. Angela Fodale a enfin rappelé que, lorsqu'il retourna en Europe, Auden choisit de vivre une nouvelle situation d'exil en s'installant en Autriche. Ainsi, son intérêt pour cette forme d'isolement grandit, car il la considérait comme nécessaire à son développement créatif.

### Séance 3. Art et architecture

- 8 Dédiée aux arts visuels et à l'architecture au XX<sup>e</sup> siècle, la matinée suivante permit de croiser les regards sur divers médiums. Dans une communication intitulée « New Age

Situationists ? Artists' Response to City Surveillance in London and New York », Penelope Cain (artiste multimédia originaire de Sydney, Australie) s'est interrogée sur le regard que portent les artistes londoniens et new-yorkais sur la télésurveillance, omniprésente dans les deux capitales. S'appuyant sur les travaux des Situationnistes et les écrits théoriques de Guy Debord, elle a analysé quelques œuvres qui mettent en lumière la manipulation de l'individu dans la sphère publique. Il est ressorti de ces analyses que les artistes londoniens se montrent plus subversifs que les artistes new-yorkais dans leur dénonciation de la télésurveillance. Penelope Cain a également évoqué une autre forme de contrôle, la « sousveillance », terme inventé par Steve Mann, qui est une sorte de panoptique inversé. Il s'agit là de remettre en question un État omniscient et omniprésent à travers ce système panoptique mis en place des deux côtés de l'Atlantique.

- 9 Autre regard : celui du photographe dans l'espace londonien et new-yorkais. Dans sa communication sur « New York-London : the Crossing-over of a Modernist Conception of Photography », Mathilde Bertrand (Université de Poitiers) a démontré à quel point le New York moderniste a été un catalyseur pour les photographes de Londres. En 1940 New York devint la capitale de la photographie lorsqu'une section « photographie » ouvrit au MoMA, ce qui conféra une légitimité artistique au médium. La photographie en tant que forme d'art devint un moyen d'expression institutionnalisé à New York, où la communauté de photographes était très active, alors que la reconnaissance de la photographie comme art nécessita beaucoup plus de temps à Londres. Mathilde Bertrand a rappelé que deux magazines d'art importants virent alors le jour en Angleterre : *Creative Camera* et *Album*, qui énonçaient le projet moderniste. Motivés par cette voie, les photographes des deux pays se sont mutuellement influencés en organisant des rencontres à New York, avant que la photographie ne s'institutionnalise à Londres sur le modèle américain, en trouvant une place dans les musées britanniques.
- 10 Hélène Ibata (Université de Strasbourg) a ensuite présenté une communication intitulée « Staying on the Edge? From New York Graffiti to London Street Art ». Né dans les années 1970 à New York, le graffiti est remarquable de par la spontanéité de son développement, très autonome, et par la stimulation résultant de la compétition entre les tagueurs. Ainsi, la fugacité de l'œuvre, repeinte pour être supprimée ou recouverte par un tagueur rival, caractérise les graffiti. Hélène Ibata a rappelé que les municipalités de Londres et New York ont toutes deux condamné les graffiti comme une activité illégale, New York se montrant plus intransigeante en mettant en pratique une politique de tolérance zéro. Les deux villes ont néanmoins désigné des espaces d'expression libres consacrés aux graffiti dans des entrepôts désaffectés notamment, offrant un nouveau lieu d'exposition, ce qui a motivé le développement des galeries avant-gardistes. Les graffiti sont devenus peu à peu une forme d'art reconnue, plus ouverte que les formes d'art dites traditionnelles. Selon Hélène Ibata, les deux villes diffèrent cependant : les graffiti de New York sont majoritairement des messages individualistes, alors que ceux de Londres cherchent plus à transmettre des messages politiques, marquant un lien plus fort entre tag et art — lien qu'illustre bien l'œuvre de Banksy.
- 11 Des graffiti dans l'espace urbain aux graffiti dans le métro — la communication de Roselyne Théron (Université de Nancy) portait sur le *Subway* new-yorkais et l'*Underground* londonien, envisagés comme « vecteurs d'une politique artistique assumée depuis plus d'un siècle ». Roselyne Théron a rappelé que la composante transatlantique fut perceptible dès la conception du métro londonien, à travers une collaboration entre l'Angleterre et les États-Unis. Il fut aussi rapidement question d'introduire l'art dans la

vie de tous les jours en décorant les stations de métro américaines sur le modèle des londoniennes. Le développement architectural basé sur l'idée plus récente de faire venir la lumière dans les stations de métro est aussi important à Londres qu'à New York, tandis que les deux capitales mettent en place des programmes ayant pour but de développer l'art dans le métro. Selon Roselyne Théron, les programmes lancés par Londres semblent plus formatés, alors que New York cherche à refléter l'aspect cosmopolite de la ville en encourageant la diversité culturelle et ethnique.

- 12 La séance de cette matinée s'est achevée par une communication intitulée « London Flat, Manhattan Studio of Jimi Hendrix », centrée autour du musicien Jimi Hendrix, figure emblématique du croisement et des influences entre Londres et New York. Marie-Paule MacDonald (The School of Architecture, University of Waterloo, Canada) s'est intéressée à ce personnage mythique à travers les lieux que l'artiste investit dans les deux capitales (appartements, studios d'enregistrement, salles de concerts), les contacts qu'il y noua et ses influences dans le monde de la musique et de l'architecture. Ce musicien américain, qui vécut à Londres et à New York, utilisait des espaces « ordinaires », en contraste avec les événements musicaux « extraordinaires » qu'il cherchait à créer. Jimi Hendrix se montra avant-gardiste par son style musical et sa manière de jouer. Aux États-Unis, il créa son propre studio en sous-sol de son logement, qui contrastait avec son appartement de Londres, situé dans un immeuble de style géorgien.

## Séance 4. La Comédie Musicale

- 13 Après l'art et l'architecture, l'ultime séance du colloque a été consacrée à la comédie musicale. Dans sa communication, « Shakespeare beyond Shakespeare : A *Midsummer Night's Dream* et le populaire dans deux comédies musicales américaines », Claire Bardelmann (Université Paul Verlaine – Metz) a étudié le mode de récupération culturelle de la pièce de Shakespeare par la culture de masse, notamment à travers l'opéra *Swingin' the Dreams* (1939), comédie de Broadway. *Swingin' the Dreams* est une adaptation très libre de *A Midsummer Night's Dream* qui découle de l'hybridation scénique et culturelle dont procède le genre de la comédie musicale. Comme l'a souligné Claire Bardelmann, sa réception par le grand public fut désastreuse : la comédie musicale ne fut représentée que treize fois, pendant qu'une autre adaptation de la même pièce de Shakespeare, *Voices from Syracuse*, remportait un grand succès. L'analyse de Claire Bardelmann démontre que la grande qualité musicale de *Swingin' the Dreams* est indéniable mais trop complexe pour être comprise et appréciée du grand public, et la démesure ainsi que le manque d'équilibre de l'ensemble serait à l'origine des critiques. D'autres reproches émis par les critiques de 1939 portaient sur le fait que des acteurs noirs puissent jouer du Shakespeare, qui plus est avec des acteurs blancs. *Voices from Syracuse* correspondait donc mieux à l'imagerie populaire américaine. Il est alors intéressant de s'interroger sur la façon dont *Swingin' the Dreams* s'appropriera le modèle classique anglais pour mettre en valeur la *subculture* noire américaine par l'hybridation de Shakespeare et du jazz, *Swingin' the Dreams* étant né peu après la Renaissance de Harlem.
- 14 S'intéressant à la comédie musicale au XIX<sup>e</sup> siècle, Brian Thompson (The Chinese University of Hong-Kong) a évoqué le *minstrel show*, une forme d'expression apparue aux États-Unis en 1842. Dans sa communication, « London, New York and the Politics of Musical Theatre during the U.S. Civil War », il a rappelé que le genre du *minstrel show* s'exporta en Angleterre pendant la Guerre de Sécession : les théâtres à New York furent

fermés pendant le conflit, ce qui incita les artistes américains à partir pour Londres. Brian Thompson a évoqué la trajectoire de deux artistes, James Unsworth et Henri Drayton, qui illustre l'aspect transatlantique de ces spectacles. La particularité du travail de James Unsworth réside dans le fait qu'il utilisait la comédie à des fins politiques pour commenter l'actualité tant à New York qu'à Londres, en fonction du pays où il donnait sa représentation. Quant à Henri Drayton, il mit en place le « drawing-room opera comedy » avec sa femme. Ces représentations, données dans l'intimité des salons privés, remportèrent autant de succès en Angleterre qu'aux États-Unis où les Drayton se produisirent à partir de 1859, et où la nouveauté du format, notamment les chansons en anglais, fut très appréciée. Comme l'a enfin rappelé Brian Thompson, les représentations variaient en fonction du pays dans lequel le couple se trouvait, si bien que leurs spectacles s'enrichirent au cours des nouveaux allers-retours qu'ils firent entre l'Angleterre et les États-Unis.

- 15 Dans le prolongement des interventions, ce colloque international a donné lieu à des échanges féconds entre les différents intervenants mais aussi avec un auditoire varié, rassemblant enseignants-chercheurs, étudiants et membres de la Bibliothèque Américaine de Nancy. La dimension internationale du colloque, la diversité disciplinaire des intervenants, ainsi que les regards croisés portés sur les arts et la littérature ont contribué à expliquer les manières dont New York et Londres s'influencèrent ou continuent de s'influencer dans ces domaines. Enfin, les temps d'échanges ont bien montré à quel point le métissage et l'hybridation des cultures vont souvent de pair avec l'importance de l'exil et du déplacement, préalable à l'observation et à l'analyse de ce qui caractérise une culture plutôt qu'une autre.

---

## ANNEXES

Lien vers le programme du colloque : <http://jsbak.files.wordpress.com/2010/12/london-new-york-program.pdf>

## INDEX

**Thèmes** : Actualité de la recherche

## AUTEUR

**MARIE GUÉLY-VARCIN**

Nancy-Université